



La sensation ressentie lorsqu'on arrive en haut des marches menant à la grange de la Ferme-Asile est impressionnante. OLIVIER LOVEY

La cathédrale de l'art de Sylvain Croci-Torti

EXPOSITION Le plasticien valaisan a pris possession des 800 m² de la grange de la Ferme-Asile et monté l'exposition «And I Hold My Breath and» qui donne à la vénérable charpente des allures et une symbolique de temple artistique.

PAR JEAN-FRANCOIS.ALBELDA@LENOUVELLISTE.CH

La charpente et sa géométrie parfaite, le sentiment d'élévation qui saisit la visiteuse ou le visiteur dès qu'elle ou il gravit la dernière marche de l'escalier menant à la grange de la Ferme-Asile... «Ce lieu, c'est une cathédrale!» Cette phrase, beaucoup l'ont prononcée à un moment ou à un autre. Sylvain Croci-Torti, lui, a décidé d'aller au bout de la pensée et de la matérialiser pour l'exposition «And I Hold My Breath and», visible jusqu'au 30 avril dans le centre d'art séduis. Le titre est emprunté – comme toutes les œuvres signées par le peintre, qui perçoit son geste artistique comme musical autant que pictural – à la chanteuse californienne Emily Jane White, à son titre «The Hands Above Me» plus spécifiquement. Ce qui est certain, c'est que l'arrivée dans l'espace vide de la grange coupe le souffle. Aux cimaises latérales, entre les poutres verticales, treize monochromes verticaux dont les nuances de violet se renforcent à mesure que l'on avance vers le grand mur du fond, où un triptyque éclate en pleine lumière. Le sol est volontairement dénué de toute intervention, renforçant la sensation de sacré.

Le culte de l'art

Lorsqu'on se retourne, sur le premier niveau qui surplombe les marches, deux rangées de trois colonnes en trois dimensions, couchées. A l'étage juste en dessous, une rosace blanche parachève l'ouvrage. Lorsqu'on gravit la deuxième série

de marches qui y mène, des sonorités – composées par le musicien Timothée Giddey – commencent à s'élever dans la bâtisse, résonances, feed-back, musique intangible déclenchée par le visiteur lui-même. Quand on embrasse du regard l'ensemble, le doute n'est plus permis, Sylvain Croci-Torti a bel et bien fait de cet espace une cathédrale, un lieu de culte voué à l'art. «Quand je suis venu visiter l'endroit, cette atmosphère mystique m'a frappé. Le projet s'est dès lors dessiné de créer une église», explique-t-il. Le projet en question trouve ses racines dans «To My Dead Mother & Sister», une création théâtrale montée au Théâtre Les Halles par la danseuse, chorégraphe et performeuse Faustine Moret, où Sylvain Croci-Torti était artiste invité, concepteur de la scénographie et intervenant. Le binôme a à nouveau collaboré pour cette exposition, Faustine Moret ayant participé au processus de recherche, délivrant régulièrement des performances au cœur de l'installation. «Je trouvais intéressant d'inviter une chorégraphe pour construire l'expo, de proposer une hybridation des disciplines et d'aller vers une dimension scénographique. J'ai voulu utiliser mon langage pictural, le monochrome, la toile tendue sur châssis, pour habiller l'espace.»

Pousser la quête de symbolique

De l'idée initiale, Sylvain Croci-Torti a mené une quête poussée sur la symbolique des lieux de culte. «Je ne suis pas une

personne très familière de l'église, mais à travers mes goûts musicaux, je retrouve beaucoup de références directes à la religion, au sacré. Et je me suis beaucoup documenté sur le thème.» Ressemblances et dissemblances, l'artiste a décliné à sa façon les codes liés à l'église. Les toiles habillant les murs latéraux évoquent les vitraux et le chemin de croix. «Il y a 13 et non 14 toiles, car souvent, la 14e station n'est pas représentée. Heureux hasard, il y avait le nombre exact d'espaces disponibles.»

Le grand triptyque du fond symbolise à la fois la trinité et le retable que l'on trouve souvent derrière l'autel. Les deux rangées de piliers renversés rappellent les bancs. La musique rend la présence d'un orgue fantôme. La rosace, elle, est laissée blanche, ce qui n'a rien de fortuit.

Recherche sur la couleur

Connu et reconnu à l'échelle nationale et internationale pour ses monochromes, Sylvain Croci-Torti a poussé l'hommage jusqu'au choix des teintes utilisées. «L'exposition s'est ouverte quatre jours avant le Carême et elle finira un peu après Pâques. La chasuble des prêtres est violette pour le Carême, et blanche à Pâques pour le renouveau.» Chaque toile est recouverte de trois couches de couleurs. L'artiste a pesé sa peinture au milligramme pour partir avec le triptyque d'un violet à 100%, puis a décliné un dégradé de nuances, plus claires de 11% à chaque étape, pour aboutir au blanc – et au 0% de violet – de la rosace.

En détournant ainsi les codes de l'église, Sylvain Croci-Torti ne fait montre d'aucune volonté de provocation. Au contraire. «Vraiment, cette exposition est un hommage à ces lieux emplis de mystique, qui m'impressionnent beaucoup», appuie-t-il. Un hommage également, ou un clin d'œil marqué, à la Rothko Chapel, cette chapelle au Texas dessinée au début des années 70 par l'artiste américain Mark Rothko et ornée de quatorze de ses monochromes.

Un lieu vivant

Durant l'exposition, Faustine Moret a donc livré plusieurs performances chorégraphiques baptisées «I Dive», la danseuse s'appropriant les références, les codes, imprimant du mouvement dans l'espace vide. «J'ai beaucoup travaillé sur mon rapport aux lieux sacrés et aux lieux d'exposition, qui partagent certains codes», explique-t-elle. «On ne peut pas y faire de bruit, on attend des gens un certain comportement.» Une approche vivante qui, même en l'absence de la chorégraphe, est matérialisée par un justaucorps déposé sur l'un des «bancs». Centre d'art, lieu de recueillement, scène théâtrale? Sylvain Croci-Torti brouille les repères et offre au public un vertige, une aspiration au sacré sans dogme ni clocher.

«And I Hold My Breath and», Ferme-Asile, jusqu'au 30 avril, jour du finissage: dès 10 h 30, performance «I Dive», visite commentée et brunch. Plus d'infos: www.ferme-asile.ch

Un vingtième rugissant pour le Caprices Festival

MUSIQUE

Le festival électro a attiré plus de 32 000 fans de musique électronique à Crans-Montana, sur deux week-ends de trois jours chacun.

Pleine satisfaction pour les organisateurs du Caprices Festival, qui fêtait son 20e anniversaire du 7 au 9 et du 14 au 16 avril. Le festival électronique, qui a transformé Crans-Montana en capitale mondiale du genre en l'espace de deux week-ends, a en effet attiré 32 500 fans d'électro sur les hauteurs valaisannes. «La magie a une fois encore opéré», se réjouit l'organisation. «Sans doute parce que Caprices a toujours fait le choix de la musique, a innové, a pris des risques, a été précurseur, cela s'est construit en vingt ans, par des passionnés dirigés par le seul choix du cœur.»

La fine fleur des DJ

L'innovation, pour ce 20e anniversaire, aura résidé dans les trois nouvelles scènes nocturnes, le Moon, le Dome et la Forest, repensées, redimensionnées et relookées, après les éditions réduites de la période Covid, qui a permis au festival d'expérimenter des formats inédits. Le festival a notamment et particulièrement soigné la scénographie et les shows visuels. Ces trois scènes n'ont pas désempli tout au long des deux week-ends et le Caprices Festival se félicite d'avoir «frappé très fort» sur le plan artistique en conviant à la fête la fine fleur des platines, avec Black Coffee, WhoMadeWho, Blond:ish, Adriatique, Luciano & Ricardo Villalobos, Sonja Moonear, Jeff Mills, Richie Hawtin, Seth Troxler, Dubfire..., et en proposant à nouveau des formules live avec Jamie XX ou Fatboy

Slim, figure du big beat qui était de retour dix ans après sa première venue à Caprices.

Cohue et météo capricieuse

Carton plein au niveau musical, donc. Sur le tableau organisationnel, Caprices reconnaît avoir connu des difficultés à Modernity le premier soir du festival, des «difficultés techniques occasionnant des retards de descente pendant deux heures». Des torrents de commentaires en ligne évoquaient une cohue et des bousculades à la clôture, la foule se pressant en même temps aux portes de la télécabine, unique moyen de transport pour redescendre en station.

«Nous sommes à 2200 mètres d'altitude, on ne peut pas faire sortir 2000 personnes aussi rapidement que pour les scènes en station. Nous avons 25 personnes présentes, entre les stewards d'accès et la sécurité en uniforme. CMA doit respecter les directives de l'Office fédéral des transports, qui demandent de libérer la ligne de montée quand la nuit est tombée, et ces règles sont affichées sur le site et rappelées à la commande des billets», explique le président Joseph Bonvin. «Il y a effectivement eu un flottement vendredi à ce moment-là, quand beaucoup de gens ont voulu redescendre en même temps, mais les autres jours se sont déroulés au mieux.»

Equilibre financier atteint

Au mieux, sauf le deuxième samedi, où la météo venteuse et capricieuse a obligé l'organisation à rapatrier Modernity en station, sur les scènes de Forest et de Dôme. Rien qui n'ait pu entraver la marche de Caprices, qui, fort d'un budget de 3,5 millions de francs, parviendra à l'équilibre au terme de cette édition, et donne rendez-vous à son public en avril 2024. **JFA**



Fatboy Slim, de retour à Caprices dix ans après sa première venue. Un set qui a ravivé le souvenir des concerts live qui ont marqué l'histoire du festival. DAVID HODENBACH